

*Cahiers*  
*Jean Paulhan*

3

CAHIER  
DU CENTENAIRE  
1884-1984

*nrf*

GALLIMARD













CAHIER DU CENTENAIRE  
1884-1984

*Publié sous la direction d'Yvon Belaval*

OÙ EN SOMMES-NOUS AVEC JEAN PAULHAN?

TÉMOIGNAGES

ÉTUDES





## PRÉSENTATION

*Lorsque, dans la préparation de ce numéro du Centenaire, j'ai proposé pour thème : où en sommes-nous aujourd'hui avec Jean Paulhan ? il me semblait que, quatorze ans après la mort de l'écrivain, la question venait à son heure. Plus tôt, le souvenir trop vif de l'homme – avec la clientèle et les rancunes que lui avait attirées sa puissance sur les Lettres – risquait d'occulter sa pensée. Aujourd'hui, cette pensée avait eu le temps de pousser plus avant son cheminement souterrain, les jugements avaient pu se modifier, de nouveaux lecteurs avaient dû apparaître.*

*Eh bien, non ! la question n'était pas si facile. Des réponses promises ne sont pas venues. Les anciens avaient mal à s'arracher aux anecdotes, et l'on en sentait même qu'oppressait la tâche de parler de Paulhan comme d'un mort. Quant aux jeunes, ceux qui ne l'avaient rencontré ni entre les deux guerres, ni depuis, on les imagine intimidés – ainsi que tant d'autres avant eux – par cette intelligence qui garde toutes les avenues et se montre à la fois du côté des mainteneurs et du côté des terroristes.*

*Dans la durée d'un centenaire il se passe, de plus en plus vite, beaucoup d'événements. On le verra, un père peut y devenir son propre fils, et le fils le père de son père. Voilà cent ans, on parlait, on écrivait, on lisait, on jugeait autrement que dans nos journaux. Il y avait loin de Nîmes à Paris. Entre Les Hain-Tenys et Le Don des langues, Paul-*

han a dû tenir les deux bouts de la chaîne. Il n'a jamais cessé de s'adonner à la précision vérifiée aux dictionnaires dont on n'aperçoit pas toujours l'insidieux retard, et cela ne simplifiait pas la lecture ou la discussion avec lui; il devait arriver qu'un professeur de Lettres décrêtât : « Ce n'est pas de la littérature, c'est de la philosophie »; les philosophes ont tendance à trouver que sa linguistique retarde, et, les « littéraires », à découvrir enfin Lalie et autres récits de jeunesse. Assurément, l'Œuvre est en marche.

Un hommage. Pas une hagiographie. Chacun demeurerait libre de répondre ou de ne pas répondre. Une seule personne a refusé de nous communiquer tout le mal qu'elle pensait de notre auteur. Faut-il le regretter? Pourquoi pas un peu d'acide? Nous n'avons consulté que des amis, observera-t-on. Mais c'est aussi qu'argumenter contre un adversaire subtil qui n'a jamais affirmé, nié, interrogé – lentement – qu'après mille ratures – et combien d'enquêtes! – cela ne s'improvise pas et risque de laisser quinaud.

Où en sommes-nous aujourd'hui? Les réponses ont atténué ce que notre question avait de trop abrupt. Elles se sont d'elles-mêmes distribuées en trois groupes : I. Réponses, II. Témoignages, III. Études.

Nous remercions les lecteurs de Jean Paulhan qui ont bien voulu nous entendre.

Yvon Belaval

**OÙ EN SOMMES-NOUS  
AVEC JEAN PAULHAN?**



MARCEL ARLAND

*Jean Paulhan est resté  
pour moi trop présent...*

« Où en sommes-nous avec Jean Paulhan? »

C'est une question qui s'impose en ces jours d'anniversaire et d'hommage. Cependant je ne saurais y répondre, faire le point sur cet homme, sa pensée et son œuvre. Je prie que l'on m'excuse. Jean Paulhan est resté pour moi trop présent, trop mêlé à ma vie, pour que je puisse m'exprimer par un texte d'étude.

Je pourrais simplement répondre : « J'en suis aujourd'hui avec Paulhan comme au plus fort et plus précieux de notre longue amitié. »

Je n'oublie pas qu'il fut à la Revue mon premier ami, que notre amitié ne cessa de grandir au cours de nos rencontres, de nos voyages, de nos jeux, de notre collaboration, de notre responsabilité commune. Et je n'oublie pas non plus nos discussions, nos humeurs, voire, de temps à autre, nos divergences. Mais enfin l'essentiel se trouve résumé dans ce billet qu'il me remit un jour, que j'ai gardé longtemps sur moi et que je relis encore :

*Mardi*

*Tu comprends, il y a tout de même quelque chose d'unique dans notre amitié (dans une amitié sans jamais la moindre jalousie). Il nous faut en être dignes, il nous faut en rester dignes à chaque instant. Il faut nous dire que nous n'en*

*serons jamais assez dignes puisque après tout elle est là.  
Je t'embrasse.*

*Jean*

C'est là une forme d'amitié selon mon cœur. Je crois en être resté digne, Jean? Je ne t'oublie pas. Tu n'es pas mort. Je souhaite que ta figure, ta pensée et ton œuvre ne cessent de vivre, de prendre une précision et une force exemplaires.

À bientôt.

Marcel Arland

FRANCIS COURTÈS

*Initiation à l'écriture*

Le nécessaire a besoin de nous. C'est nous qui lui sommes nécessaires. Ce renversement <sup>1</sup> n'est que l'image dont la règle fut projection <sup>2</sup>, et l'ambition première conscience de soi <sup>3</sup>. En aucune façon paradoxe.

Mais parricide, oui. Peut-on ne pas vouloir, huguenot laconique, renforcé, redoublé par l'absence du baptême, et consécutivement libéré pour le mal <sup>4</sup>, la destruction des prolaxités sans contrôle, où le problème est de doser des suggestions contradictoires? Rien de moins déterminé que l'expérience offerte à ces variations sinueuses. Elle le doit bien pour correspondre au mot de Spencer : dissolution. Elle n'a de limite qu'à l'optatif, dans l'espoir soulevé par Comte, celui de réorganiser. Cette attente, un peu inégale à ce que requièrent une œuvre ou une vocation, c'est le message, l'héritage de Frédéric Paulhan.

Décue elle motivera *La Morale de l'ironie* <sup>5</sup>. Naissante elle a été *Le Nouveau Mysticisme*. Ici est le bilan du siècle, en 1891 : d'une part ce qui provient de la dissolution (les

1. Sur l'abstraction comme sujet : *Œuvres complètes*, III, 363 et 364; V, 21 et 23.

2. *O.C.*, III, 61 sq.

3. *Essai d'introduction au projet d'une métrique universelle*, Le Nouveau Commerce, 1, p. 20. Dans le même sens *O.C.*, III, 371.

4. *Réforme*, 4 avril 1953.

5. Alcan, 1925.



petits faits précis, la spécialisation, l'égoïsme, la curiosité); d'autre part les aveux du besoin de synthèse, couramment déguisés, parodiés, retournés. À la différence du progrès, qui est objet de certitude, l'avenir s'interprète par inversion de signaux<sup>1</sup>, tenus pour voués à l'antiphrase par le dépit et l'impuissance. Plutôt que la contribution (facteur simple d'une addition), la relative utilité des attitudes philosophiques se mesure à la diversité qualitative de leurs domaines. L'intégration ayant à être notamment théorique, affective et sociale, chaque système subit l'examen des points faibles, générateurs d'appauvrissements. *Le disciple*<sup>2</sup> a fait concevoir une défaillance contagieuse, ou transmissible, de l'humain. L'exemple réel de Spencer annonce par l'inconnaissable (complément obligé d'un principe trop clair) une contrainte pour la théorie. Celui de Comte, un excès de faveur pour la science, hâtivement réputée propre à justifier l'adoration, c'est-à-dire une insuffisance du contenu vraiment religieux<sup>3</sup>.

Comte est « un précurseur », « grand organisateur<sup>4</sup> » : « la méthode subjective ayant pour but avoué de ranger toutes nos connaissances dans l'ordre qui permettra à l'humanité d'en tirer parti<sup>5</sup> » institue la première systématisation. Que l'humanité soit « encore ce que nous connaissons de plus divin<sup>6</sup> », et la société ce par quoi « nous avons la vie, la science et l'action<sup>7</sup> », ces professions de foi sont comtiennes; l'allusion perceptible aux *Actes des apôtres* (17, 28) ne fait que souligner le chemin parcouru. Par quoi au juste l'auteur du *Nouveau Mysticisme* entend-il se distinguer de Comte? Par ceci, semble-t-il : une pensée exi-

1. *N.M.*, 190 et 196-197.

2. *N.M.*, 129.

3. *N.M.*, 183.

4. *N.M.*, 116.

5. *N.M.*, 115 : la conséquence est, bien sûr, restrictive.

6. *N.M.*, 184.

7. *N.M.*, 198.

geante envers la religion ne sera pas complaisante envers ses substituts. Il reste que l'invention de ceux-ci dans la *Synthèse subjective* et le *Catéchisme positiviste* est un acte fondamental, quelles que soient les erreurs de son exécution. L'idée de nous représenter le monde comme bienveillant à notre égard est « singulière <sup>1</sup> » sans être « folle ». « L'homme existe, par conséquent les conditions de son existence sont réalisées <sup>2</sup>, par conséquent l'univers lui est jusqu'à un certain point favorable. » Il est vrai que le finalisme n'est pas exempt de tautologie. Aussi paraît-il « difficile de faire sortir de là une vraie religion <sup>3</sup> ».

Ce qui est en jeu tourne autour de la finalité, admise par Frédéric Paulhan à une échelle différente, comme tendance à l'harmonie présente dans les éléments, et non comme pouvoir exercé par le tout <sup>4</sup>. Dans les idées l'association, dans l'existence pratique la coopération sont les chances de la concorde, et l'imitation les développe. L'action individuelle pour l'idéal social se substitue logiquement au modèle centraliste et polytechnicien. Le protestant de Nîmes n'ira pas pour autant refuser les moyens connus du catholique de Montpellier. Aucun mutualiste ne commettrait l'erreur de faire valoir les avantages inhérents à une conduite avant les ambitions élevées de la doctrine. Le projet d'une vie unifiée veut une protection attentive des fonctions actuellement affaiblies. L'ignorance désemparée appelle ces secours que le succès dédaigne. L'âge métaphysique est celui de l'exhortation, du réconfort pédagogique. « Toute théorie formulée indique un vice, une imperfection, une impuissance de la pratique <sup>5</sup>. » La pensée se veut générale où l'homme se sent localisé. Où manque

1. *N.M.*, 167.

2. *N.M.*, 183.

3. *Ibid.*

4. *N.M.*, 154 et 189.

5. *Les Transformations sociales des sentiments*, Flammarion, 1920, p. 277.

l'issue positive, pour un temps « nous en sommes... à la métaphysique », transition intellectuelle entre la loi des choses, et le règne de l'homme.

\*

Heureuse l'écriture naturelle, sûre d'elle-même comme de la vie, fondée sur les mêmes puissances qui de presque rien ont fait l'atome, la réunion moléculaire, l'organisation du cristal <sup>1</sup> ! Jean Paulhan admet au contraire qu'il ne s'est jamais senti tout à fait aussi bien qu'il aurait pu <sup>2</sup>. Encore ne fait-il en cela que répondre à une question étrangère. Son sentiment à lui est qu'il ne va pas de soi que la vie commencée continue. Et cela, bien avant le voyage helvétique : tout enfant il avait, du visage de son père, une perception inquiétante <sup>3</sup>. La singularité surprenante d'un point de vue réfutait l'aspect habituel comme certaines soudainetés disloquent les données rassurantes. L'instant ruine les cohérences, disperse les économies, le sédiment des millénaires. Il n'y a de vie quotidienne que sur fond de cosmogonie. L'immensité de l'évolution nous affermit dans la durée. Mais la conscience d'avoir le temps condamne la passion d'écrire.

Dirons-nous que pour en souffrir comme on le doit, il faut avoir tué père et mère ? C'est un meurtre, n'oublions pas, qui fait d'Aytré un écrivain <sup>4</sup>, et « les choses qui vont de soi diminuent de nombre pour lui à mesure qu'il avance », tandis que son lecteur escroc se décompose, sous l'effet d'une réflexion qui l'empêche de vivre et défait sa mémoire. Le terroriste <sup>5</sup>, qui se voit écrire et ne peut plus continuer, malade s'il emploie le même mot plus d'une

1. *N.M.*, 200.

2. *O.C.*, I, 258.

3. *O.C.*, I, 219.

4. *O.C.*, I, 197.

5. *Les Fleurs de Tarbes*, texte *N.R.F.*, 1936, II, 497 et 697-698.

fois, « on imagine ce qu'il a pu voir », et de quelle épouvante l'ornement le menace. De quoi faut-il être coupable pour avoir la hantise du langage innocent? Ce n'est pas par hasard que s'ouvre, en conclusion de *L'Art poétique*, ce gouffre inattendu dans une telle poésie; l'autodestruction d'Empédocle emporte les cosmogonies, couvertes maintenant, par la mort de l'auteur, d'une malédiction qu'il portait jusque-là : ses vers sont un mystère, nous dit Horace, à moins qu'il n'ait violé sa mère, profané quelque temple, souillé les cendres de son père; culte, fête et loisir, habitude et plaisir, désormais sont jetés dans le même volcan que le naturalisme.

Qui n'en fait survivre la fable? Tarde lui-même (en cela, par surprise, orthodoxe) coince l'opposition réelle entre les répétitions et les adaptations<sup>1</sup>; autant dire : la destruction entre le droit acquis et la conciliation. Liquidatrice de l'excessif, du singulier, du dissonant; récupérable en symétrie, comme la variation partielle et hasardeuse en rajeunissement de la totalité. À ce monde où seraient « taries nos différences, abolies nos contradictions<sup>2</sup> », il n'est pas de temps assignable : « paradis ou âge d'or, l'unité » n'a pas d'âge. Pour faire Comte ou Spencer de Malthus et Darwin, comme pour coucher l'agneau et le lion côte à côte il faut les réduire aux images et les extraire de leurs cadres. Souvenir nostalgique, ou conquête espérée? Dans l'indifférence du lecteur, les verbes disent aussi bien le passé que le futur (le témoignage d'un stade ancien, l'idéal d'une restitution) jusqu'au conditionnel d'éventualité, où la mort ne serait pas le contraire de la vie.

Tout cela en effet est mythique, thème de folklore et de légendes, et d'abord du folklore personnel de chacun. Dire que c'est verbal serait donner au verbe un pouvoir qui en fait n'est qu'un abus de mots, puisqu'ils servent celui qui

1. *Les Lois sociales*, Alcan, 1898, p. 5.

2. *Essai d'introduction...*, Le Nouveau Commerce, 6, p. 92.



# Cahiers Jean Paulhan

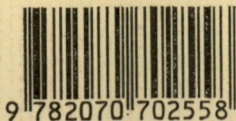
A peine nous ont-ils quittés, ils passent. Ils changent. Ils ont des moments difficiles. Des noirs. Des aurores ? L'œuvre forte a plus de vie posthume devant elle qu'elle ne pouvait en recevoir de notre existence. Qu'on ne la perde pas de vue : celle qui n'est plus aimée est morte.

S'il y a un tribunal de l'histoire (y en a-t-il un ?), nous en sommes les juges, mais, à défaut d'omniscience, juges de sentiment. Et puisque les morts passent vite, nous ne les veillerons, nous ne les surveillerons jamais assez : chaque jour refaire le point.

Où en sommes-nous aujourd'hui avec Jean Paulhan ? Telle était la question qu'il nous semblait souhaitable de poser à l'occasion du centenaire de sa naissance. A sa mort (1968), beaucoup d'articles furent écrits : à les relire on marquerait déjà des différences. Par rapport à ceux que l'on va lire.

La personnalité de Jean Paulhan était si « singulière », ou « curieuse », qu'elle a déconcerté amis et ennemis. Elle représentait (n'ayons pas peur des « lieux communs » dont il était le défenseur) une puissance, « l'éminence grise des lettres », en un temps où (Malraux l'a exactement appelé) la littérature l'emportait sur la politique dans l'intelligentsia française. D'où une situation ambiguë : l'avenir posthume de Jean Paulhan dépendait d'une part de ceux qui n'aspiraient qu'à être publiés dans la *N.R.F.*, d'autre part de ceux qui dépérissaient à ne pas l'être. Puis la guerre, l'Académie : applaudissements et rancunes.

Profitons des derniers témoins. Etudions un texte dont la clarté devient de plus en plus intelligible.



9 782070 702558



Extrait de la publication

84-X A 70255

ISBN 2-07-070255-3

110 FF tc